

HÖLDERLIN

Suivi de
HYPERION ou l'Ermite en Grèce

ARMEL GUERNE



LES CAHIERS DU MOULIN

Hölderlin (Johan, Christian, Friedrich)

Né le 20 mars 1770 à Lauffen sur le Neckar, en Souabe ; mort le 7 juin 1843 à Tübingen, sur le Neckar, dans la chambre du menuisier Zimmer où il était « pensionnaire » depuis 1807.

Prenez une vie de soixante-treize ans, amputez-la d'une bonne moitié, retirez-en les années d'enfance et d'adolescence, ne comptez qu'à demi les années d'université. Que reste-t-il ? Une dizaine d'années d'une splendeur tragique, vécues dans une telle intensité spirituelle et affective qu'il y a tout connu et qu'elles ont fait de lui le poète des poètes de l'Occident moderne, l'inventeur d'un lyrisme pur et d'une efficacité grandiose qui s'écarte de l'effusion et reconquiert la puissance magique et la force sacrée du verbe au sein même d'une langue qui ne s'y prête guère. L'allemand, en effet, a le génie humide et la grammaire lourde. Il a brûlé ses eaux et s'est constitué, au voisinage de la Grèce ancienne, une syntaxe ignée, une sorte de langage calciné, flamboyant, une langue en fusion qui maintient en incandescence les scories et les cendres. Ses prodigieuses traductions du grec, de l'*Antigone* de Sophocle, des *Odes* de Pindare, aujourd'hui regardées comme exemplaires, étaient si étrangères au génie de la langue allemande, qu'elles ont fait s'esclaffer le glorieux Conseiller Goethe et le vieux Schiller.

Hölderlin avait deux ans quand il perdit son père et eut une petite sœur, Heinrike. Il avait quatre ans quand sa mère se remaria avec le Conseiller Gock, bourgmestre de Nürtingen où vivra la famille ; six ans quand naquit son demi-frère Karl Gock, qui sera son ami et son seul confident ; neuf ans quand mourut son second père. Et sa mère restera veuve.

De quatorze à seize ans, il est au petit séminaire de Denkendorf ; de seize à dix-huit au séminaire de Maulbronn, où il a ses premiers amis, Bilfinger et Immanuel Nast, et aussi son premier amour : Louise Nast, la cousine de son ami. Mais à l'heure des fiançailles et sur le point de s'engager, il heurte l'impossible et renonce. Il est trop pauvre et l'avenir deux fois incertain : trop médiocre celui qu'attend pour lui sa mère qui veut faire de lui un pasteur ; trop grandiose celui auquel il n'ose encore rêver comme le

sien, trop exigeant en tout cas pour y admettre une épouse et trop douteux pour le lui faire partager. Il écrit à Louise Nast que si elle se marie, il n'en sera que plus heureux et que même avec un époux elle ne lui serait pas infidèle, puisque tout son amour, elle le lui a donné. Il lui avoue aussi que son humeur « maussade, sombre et malade... bref, sa mélancolie insurmontable, est due en *grande partie*, mais *en partie seulement*, à de l'ambition insatisfaite ».

Cette lettre curieuse (du début de 1790) il l'écrit du Stift de Tübingen, où il poursuit depuis deux ans et pour trois années encore sa formation humaniste et classique et des études de théologie le préparant au pastorat. C'est là qu'il se lie d'amitié avec Hegel, Schelling, Hiemer, Neuffer, Magenau. Il fait aussi la connaissance d'Isaac von Sinclair et il a pu rendre visite à Schubart, le poète rebelle, en 1789, dans la forteresse où le duc de Wurtemberg l'avait fait enfermer sans jugement. « O quelle joie de connaître un tel homme ! » s'exclame Hölderlin. Car dans ces cloîtres un peu froids, silencieux et sombres de la pierre gothique où cette jeunesse studieuse double sa formation sérieusement prescrite par une masse énorme de lectures, le vrai soleil des cœurs était la Révolution française et le furieux remous des idéaux.

En 1790, avec Hegel, Hölderlin est promu « magister » de philosophie. En 1793, il passe avec succès son examen final et dépend désormais du Consistoire de Stuttgart. Pour éviter une nomination de vicaire auprès d'un quelconque vieux pasteur et préserver peut-être une incertaine vocation, il accepte un préceptorat, proposé par Schiller, dans la maison de Charlotte von Kalb à Walterhausen, près d'Iéna, centre du bel esprit. Déçu par son élève, il abandonne au bout d'un an et passe encore un an à Iéna comme étudiant libre avec ses maigres économies. Six mois encore chez sa mère qui voudrait tant le voir enfin « casé », prenant carrière de pasteur, alors qu'il est entré en poésie et que sa vocation a pris corps, – et c'est son départ pour Francfort comme précepteur chez le banquier Gontard, où il va rencontrer l'immortelle lumière de l'amour avec celle qu'il nommera Diotima : Suzette Gontard, la jeune mère de l'enfant qui lui est confié.

Amour sublime, amour total, amour sacré : l'amour pur, absolu, entre deux êtres éblouis qui sont la gloire l'un de l'autre et que la grâce comble dans la lumière de leur bonheur. C'est le soleil heureux, resplendissant, sous les rayons duquel éclate le génie. Un amour platonique, il va de soi, car comment sa beauté se fût-elle accommodée des odieux subterfuges et des dissimulations infamantes ? « Il existe en ce monde, écrit Hölderlin à Neuffer, un être auprès duquel mon esprit pourrait rester et restera pendant des millénaires... La grâce et la majesté, le calme et l'animation, l'esprit,

l'âme et l'allure de cet être en font un 'Tout glorieux. » Puis au début de l'année suivante (1797) : « La poésie que je fais a plus de vie et de forme ; mon imagination absorbe plus volontiers les formes du monde ; j'ai le cœur tout rempli d'allégresse, et si la sainte destinée me conserve cette vie heureuse, j'espère faire à l'avenir mieux que jusqu'à présent. » Son grand destin s'était ouvert. Il travaillait à *Hypérion* et dépouillait sa poésie pour que n'y passe plus, immensément, qu'un souffle de lumière touchant la pure empreinte de la beauté.

Quand survint la séparation, au demeurant inévitable par la noblesse de son sentiment, ils étaient tous les deux certains que leur amour abolirait la distance. Les lettres qu'il écrivit à Diotima sont perdues ; mais celles de Diotima, retrouvées depuis et publiées en 1920, sont un chef-d'œuvre qui a sa place à côté des fameuses Lettres de la Religieuse Portugaise.

Mais c'était le contact avec le divin qui se trouvait coupé ; un attentat avait été commis contre « le dieu qui est en nous ». Et désormais tout se précipite. Hambourg, chez son ami Sinclair ; Nürtingen, chez sa mère ; Stuttgart, chez son ami Landhauer ; quatre mois comme précepteur en Suisse, puis Nürtingen encore, tels sont ses séjours. Ce sont les années où son œuvre le presse. La pauvreté. La solitude. Une horrible empoignade. De janvier à juin 1802, il est de nouveau précepteur, à Bordeaux cette fois, chez le consul de Hambourg, d'où il disparaît, pour reparaître en état de folie furieuse chez sa mère. Diotima vient de mourir. Il écrit encore : son génie et sa douleur sont toujours là. Le médecin qui le soignera en 1806 aggravera son état. C'est fini. Il faudra le loger dans une petite chambre donnant sur le Neckar, chez le menuisier Zimmer, où il mourra en 1843. Fou, il est toujours visité par le grand vent de la poésie, mais ne peut l'inviter ni le garder en lui. Il se voulait un autre et entrait en rage s'il entendait son nom. Ses contemporains ne l'ont pas connu. Mesurer la grandeur prend du temps. Après, c'est la folie qui allèche les amateurs et les curieux intellectuels ; ils ne se doutent pas combien son abîme blanc est un lieu de terreur parce qu'il est tout à la fois le nid de la souffrance et celui, sans doute, où se couve un rachat terrible et bienfaisant dont nul ne peut vraiment ni connaître le prix ni deviner la cause. Ce qu'on ne comprend pas, de nos jours, c'est qu'il faut aimer les poètes pour s'agrandir le cœur, non pas les expliquer pour se le rétrécir.

*

Hypérion, ou l'Ermite en Grèce

Seule œuvre publiée du vivant de Hölderlin (Pâques 1797 le premier volume, décembre 1799 le second) ce roman par lettres est en réalité une prose poétique scandée, rythmée, harmonisée et d'un lyrisme presque constant, écrite sur plusieurs registres que ne peut épuiser une unique lecture. Après plusieurs versions, dont le Fragment de la Thalia, le Fragment métrique, la jeunesse d'Hypérion et divers autres moins heureux, c'est à Francfort et dans l'amour de Diotima que fut écrite la version définitive.

Qu'il s'agisse de la nature dans le cadre de la Grèce antique, du cheminement d'une âme, de la façon dont « se résolvent les dissonances dans un caractère donné », du combat pour la liberté (de la Grèce moderne opprimée par les Turcs et indigne de son passé), de l'histoire intérieure du héros qui va successivement avoir un maître, Adamas, qui l'enseignera et qu'il quittera, puis un ami, frère de son combat, Alabamas, dont il se séparera, et enfin le bonheur du plus grand amour, Diotima, dont il sera séparé et qui mourra ; ou qu'il s'agisse d'une tentative de réalisation du rêve de la société parfaite, qui échouera, tout se mêle et se superpose dans une grande orchestration mythique d'une extrême et prenante éloquence d'écriture. Ce n'est pas un roman car le texte est trop riche d'intentions, de pensées, d'images, de somptuosités verbales.

Quant à l'histoire *inventée*, il est curieux que Byron, en 1823, l'ait un peu revécue pour y trouver la mort.